Les lâches

Ils sont entrés chez les bons vieux
Avec une lueur dans les yeux,
Ils n'avaient pas même vingt ans
Mais leur regard était méchant.

Dans le salon, ils ont foncé
Et les pauvres gens insulté,
Demandé où ils avaient mis
Toutes leurs précieuses économies.

Ô malheureux vieillards trop doux
Qui avez affaire à ces loups !
Ils tremblaient, ne sachant que dire
A ces jeunes et croyaient au pire.

Les lâches ont fouillé la demeure,
Ils ont pointé un doigt rageur.
Ne trouvant pas ce qu'ils cherchaient,
Leurs yeux furieux étincelaient.

Ils ont mis sens dessus dessous
Tout en hurlant comme des fous
Et de la cave jusqu'au grenier,
Ils ont créé un beau chantier.

Puis soudain las de tant d'efforts,
De n'avoir trouvé un trésor,
Ils ont brutalisé les vieux
Et ont bientôt quitté les lieux.

Dans un petit porte-monnaie,
Ils ont déniché et c'est vrai
Quelques euros et sont partis
Sur leurs motos à travers nuit.

Une fille trop belle

Lorsqu'elle passe dans le village,
Les gens se retournent sur elle :
 La magnifique demoiselle
Qui aux autres filles fait ombrage
Avec ses si doux cheveux blonds,
 Sa mini-jupe, ses hauts talons
 Et son outrageux maquillage.

Devant tous ses charmants appas,
 Les filles bavent de jalousie
 Et leurs vilaines mères aussi
Qui, furieuses la montrent du doigt
 Lui faisant payer sa beauté
 En racontant dans le quartier
Sur elle les pires choses qui soient.

Comme elle attire bien des garçons,
 Les autres filles folles de rage
Lui jettent des pierres au visage
Ou tirent sur ses cheveux longs
Mais elle ne se laisse pas faire,
 Toujours répond à sa manière
 A ces acariâtres laiderons.

Pourtant, chaque soir elle pleure
 Une fois seule dans son lit,
La pauvre jeune fille qu'on punit
 De s'être mise en valeur,
 D'avoir voulu être coquette
Plutôt qu'être comme une nonnette
 Au milieu de ses jolis cœurs.

Malgré tout ce qu'on dit sur elle,
 Elle ne va pas dans les bras
De tous les garçons qu'elle côtoie
 Mais reste une sage demoiselle
 Qui n'offre son corps qu'à celui
Pour lequel son cœur est meurtri
 Lorsqu'il se montre infidèle.

L'enfant et le ballon

Dans le rayon des jouets d'un grand supermarché,
Un enfant observait un ballon, fasciné.
Vite il s'en empara, le mit sous son habit,
S'en alla à grands pas en cherchant la sortie.

Le vendeur s'aperçut aussitôt du délit.
Vers l'enfant il courut en poussant les hauts cris ;
Il l'attrapa soudain, le secoua violemment
Lui arrachant des mains le ballon en jurant.

Puis il donna l'alarme, demanda qu'on prévienne
Aussitôt les gendarmes pour que très vite ils viennent.
Puis il prit à témoin tous les clients curieux,
Attroupés dans un coin, fixant la scène des yeux :

"Voyez ce jeune minable qui sera grand voleur
Quel crime abominable il a commis sur l'heure !
Nous sommes trop indulgents avec ces galopins
Qui nous volent notre argent, qui en veulent à nos biens".

L'enfant, on humilia. Il rougit, il pâlit ;
On le montra du doigt, on l'accabla de cris.
L'homme raconta partout, dans la rue aux passants
Qu'il tenait un voyou de la classe des plus grands.

Tous les gens du quartier, au courant du forfait
Allèrent d'un pas pressé voir cet enfant de près,
Celui qui de leurs maux était le responsable ;
On fit de ce marmot le plus grand des coupables.

Mais le garçon en pleurs parvint à s'échapper
De la foule en fureur tout prête à le frapper,
Se jeta sous les roues, sous les roues d'un camion :
Le voici dans sa tombe pour un simple ballon.

La solitude

C'est un voilier sans voiles,
Une fleur sans pétales,
Un monde en noir et blanc,
Un silence déchirant.

C'est le froid, c'est la faim,
C'est l'absence de parfum,
C'est la feuille desséchée,
C'est l'amour en allé.

C'est un monde sans sève,
C'est l'assassin du rêve,
Le voile dans le regard,
L'opposé de l'espoir.

C'est le ciel sans étoiles,
La montagne glaciale,
C'est la mort du printemps,
Le triomphe du néant.

C'est une nuit sans fin,
Un douloureux chagrin,
C'est la vieillesse encor,
C'est le goût de la mort.

C'est l'océan sans vie,
Le soleil refroidi,
La joie et le plaisir
Que l'on a fait mourir.

C'est la mer sans rivage,
Le désert sur la plage
Et l'arbre sans bourgeons,
C'est un grand puits sans fond.

C'est un être qui tombe
Et qui dedans sa tombe
Demeure toute une vie,
C'est vide à l'infini.

Méto grisaille

Dans le méto désabusé,
Mille têtes renfrognées
Comme si elles avaient enterré
Un être bien aimé,
Attendent dans le vide,
Le regard plein de rides.

Dans le méto de la tristesse,
Au coude à coude dans leur détresse,
Jamais un mot ne s'adressent ;
Serait-ce donc par paresse
Ou plutôt par indifférence
Dans ce village de France ?

Dans le méto de la bêtise
Où le sourire n'est pas de mise
Et où la joie n'est pas permise,
Perdu dans une ambiance de crise,
Pas un n'abandonne sa place
Sans faire une affreuse grimace.

Dans le méto triste et glacial
Dessus des sièges vieillots et sales
Ou debout, pliés, plutôt mal,
Ils soupirent, ils toisent ou ils râlent,
Le cœur perdu dans l'habitude
De ces heures inutiles et rudes.

Dans le méto, les solitaires
Dans leur petit cocon se terrent,
Les yeux dans leurs jeux planétaires :
Un endroit calme, un vrai désert
Tandis qu'au fauteuil d'à côté,
Le cœur d'un d'eux s'est arrêté...

Dans le méto, des gens gâtés
Qui se croient plus ou moins ratés
Dont les pas sont souvent hâtés,
Qui ont la bonté déserté,
Voient en égoïstes, tranquilles
Toutes leurs stations qui défilent.

Dans le métro de leur vie terne
Où l'altruisme est en berne,
Où la porte aux autres ils referment,
Le cœur blasé sec et ferme,
Ils voyagent inutilement
Dans leur petit monde-néant.

Dans le métro, où est poète
Qui secouera ces pauvres têtes,
Qui éclatera d'un rire bête
Et qui mettra un peu la fête ?
Où est le clown ou le martien
Qui réveillera ces terriens ?

Le petit canard

Je pense à toi, petit canard :
Oiseau martyr d'une journée ;
Te voilà devenu blafard,
Dans l'autre monde tu es allé.

Victime d'une rage sottie,
De ces adolescents brutaux,
De leurs occupations idiotes
Qui sont aujourd'hui un fléau.

Doux animal et tendre ami,
Tu ne faisais le moindre mal,
Ô délicate compagnie
De l'homme ou bien de l'animal.

Te voilà vengé : Tes bourreaux
Qui sont bien des êtres humains
N'oublieront pas de sitôt
Qu'ils ont de ton sang sur les mains.

Petit oiseau s'est envolé
Pour un pays un peu plus doux ;
Ce fait divers d'une journée
Nous rappelle que le monde est fou.

La femme rouge

Tout de noir vêtue, les yeux sadiques et froids,
Ondulant dans la nuit en quête d'une proie,
Elle recherche inlassable de jolis jeunes gens
Dont elle s'entichera et sucera le sang.

Créature démonique, perverse, abominable,
Aux yeux de ses victimes, elle paraît agréable
Quand douce, elle leur parle de sa voix chaude et tendre
Et qu'au bas du visage ils voient un sourire d'étendre.

Au lieu de perspectives d'ébats délicieux,
Elle verse dans leur verre pour leur fermer les yeux
Un puissant somnifère qui les rendra dociles
Pour agir aisément sur leur corps immobile.

Garce aux affreux desseins, une fois dedans sa couche,
Après qu'ils soient drogués par sa cruelle bouche,
Elle aspire le liquide si précieux pour la vie,
Le sang rouge écarlate, sans honte elle leur ravit.

La marque sur le cou n'est rien qui ne s'explique,
Elle pourrait ressembler à la piqûre d'un moustique ;
Si d'aventure certains lui posent la question,
Elle dit que des insectes habitent sa maison.

Le lendemain matin les pressant de s'enfuir
Prétextant qu'un mari pourrait bien revenir,
Elle songe tout heureuse au délicieux festin
Qu'elle fit toute la nuit sur ces pauvres pantins.

Quelquefois certains meurent quand elle s'est oubliée,
Qu'elle a son jeune amant mortellement vidé,
Elle ne s'en soucie guère pourvu qu'elle ait du sang
Pour conserver jeunesse et physique attrayant.

Olivier BRIAT